

1

— On fait la course ! Allez, Jack, jusqu'au cercle des guerriers de pierre !

Sans attendre la réponse de Jack, Gloria plaça son poney couleur renard sur la ligne de départ, à côté du cheval d'un jeune homme à la chevelure auburn frisée et aux yeux vert-brun qui acquiesça d'un air docile. Gloria serra alors les flancs de la petite jument qui s'élança comme une flèche.

Jack McKenzie mit lui aussi sa monture au galop et suivit la fillette à travers les vastes prairies de Kiward Station. Avec son hongre cob, puissant et plutôt lent, il n'avait pas la moindre chance de la rattraper. Lui-même était d'ailleurs trop grand pour jouer les jockeys, mais il ne lui refusa pas ce plaisir. Gloria était très fière de son poney anglais qui avait tout d'un pur-sang en miniature. Pour autant que Jack s'en souvînt, c'était le premier cadeau d'anniversaire envoyé par ses parents qui l'eût vraiment rendue heureuse. Les autres paquets provenant d'Europe à intervalles irréguliers – une robe à ruchés de Séville, avec éventail et castagnettes, des ballerines dorées de Milan, un minuscule sac en peau d'autruche de Paris – étaient sans utilité dans une ferme de Nouvelle-Zélande et bien trop extravagants, même aux yeux des rares visiteurs venus de Christchurch.

Les parents ne se souciaient pas de cet aspect des choses, trouvant sans doute amusant de choquer la société terre à terre des Canterbury Plains par cette évocation du « grand monde ». Imperméables l'un et l'autre à toute inhibition, à toute timidité, ils prêtaient leurs sentiments à leur fille.

Tout en fonçant à bride abattue pour au moins ne pas perdre des yeux la fillette, Jack songeait à la mère de celle-ci. Kura-marō-tini, la fille de son demi-frère Paul Warden, une beauté exotique, était dotée d'une voix extraordinaire. Elle devait davantage ses talents musicaux à sa mère, la chanteuse maorie Marama, qu'à son ascendance blanche. Petite,

rêvant déjà de conquérir le monde de l'opéra en Europe, Kura s'était appliquée à développer sa voix. Ayant grandi avec elle à Kiward Station, Jack se rappelait avec horreur ses interminables exercices vocaux et pianistiques. Il avait d'abord semblé qu'elle n'aurait aucune chance de réaliser ses rêves en Nouvelle-Zélande, jusqu'au moment où elle avait enfin trouvé en William Martyn, son mari, un admirateur capable de mettre ses talents en valeur. Depuis des années, le couple, accompagné d'un groupe de chanteurs et de danseurs maoris, était en tournée en Europe, Kura étant la star d'un ensemble associant de manière originale la musique maorie traditionnelle et les instruments occidentaux.

— Gagné! s'écria Gloria en arrêtant avec maestria son poney fougueux au beau milieu d'une formation rocheuse dite «le cercle des guerriers de pierre». Les moutons sont de l'autre côté!

Le petit troupeau des brebis échappées qui broutaient sur un morceau de terre que la tribu maorie locale considérait comme sacrée était en effet la vraie raison de la sortie à cheval de Jack et Gloria. Gwyneira McKenzie, qui dirigeait la ferme à qui ce bout de terrain appartenait, respectait en effet les croyances des autochtones. Les moutons et les bœufs de Kiward Station disposaient d'assez de pâturages pour ne pas avoir à envahir les sanctuaires maoris. Aussi avait-elle demandé à Jack, lors du dîner, de ramener les bêtes, ce qui avait soulevé une vive protestation de Gloria.

— Mais je peux le faire, grand-mère! Il faut que Nimue apprenne!

Depuis qu'elle avait entraîné son premier chien, elle aspirait à accomplir des tâches plus importantes, ce qui n'était pas pour déplaire à Gwyneira.

— D'accord, mais Jack t'accompagnera, ordonna-t-elle, ignorant elle-même pourquoi elle ne laissait pas la gamine partir seule.

Il n'y avait en effet aucune raison de s'inquiéter: Gloria connaissait la ferme comme sa poche et chacun, ici, aimait la petite.

Gwyneira n'avait pas été si précautionneuse avec ses propres enfants. Sa fille aînée, Fleurette, à huit ans, allait déjà seule, à cheval, à la petite école ouverte par Hélène,

l'amie de Gwyneira, dans une ferme voisine à quatre miles de là. Mais Gloria représentait bien autre chose. Tous les espoirs de Gwyneira reposaient sur l'unique héritière de Kiward Station, car le sang des Warden qui avaient fondé l'exploitation ne coulait que dans les veines de Gloria et de Kura. Or, la mère de cette dernière, Marama, étant issue de la tribu maorie locale, Gloria était également reconnue par les autochtones. Chose importante, car il existait depuis toujours une rivalité entre les Warden et Tonga, le chef de la tribu, qui espérait désormais qu'un mariage entre Gloria et un Maori renforcerait sa domination sur le pays. Une stratégie qui avait déjà échoué par la faute de Kura. Gloria, de son côté, ne manifestait guère d'intérêt pour les coutumes et la culture indigènes. Bien que parlant couramment le maori et écoutant volontiers sa grand-mère Marama lui raconter les vieilles légendes de son peuple, elle ne se sentait de véritables attaches qu'avec Gwyneira, le mari de celle-ci et, surtout, Jack, leur fils.

Il y avait toujours eu une relation particulière entre Jack et Gloria. Il avait quinze ans de plus que sa demi-petite-nièce, que, durant ses premières années, il avait été le premier à consoler de l'indifférence de ses parents. S'il n'appréciait guère Kura et sa musique, il avait aimé Gloria dès son premier cri. « Expression à prendre au pied de la lettre », disait en plaisantant le père de Jack. Le bébé avait en effet pris l'habitude de hurler dès que Kura touchait une touche du piano, ce qui lui avait valu la totale compréhension du garçon.

La petite chienne de Gloria, Nimue, venait d'arriver à son tour au cercle de pierres. Haletant, le border collie qui n'aimait pas que Gloria lui fausse compagnie jeta un regard quasi réprobateur à sa maîtresse. La chienne avait été plus heureuse avant l'arrivée d'Angleterre de ce poney trop rapide. Mais, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle repartit aussitôt à toute allure quand, d'un coup de sifflet, Gloria la lança aux trousses des moutons qui broutaient autour des pierres. Ayant regroupé les bêtes sous l'œil bienveillant du jeune homme et de la fillette, elle attendit d'autres ordres.

— Tu vois, j'y serais arrivée seule ! triompha la fillette tandis qu'elle ramenait le troupeau à bon port. Tu le diras à ta mère ?

— Bien sûr, Glory, répondit Jack d'un air sérieux. Elle sera fière de toi. Et de Nimue!

C'était Gwyneira qui, cinquante ans plus tôt, avait amené du pays de Galles les premiers border collies, les avait élevés et entraînés. Aussi était-elle heureuse de voir avec quelle habileté Gloria les commandait.

Andy McAran, le très vieux chef d'équipe, observa Jack et Gloria enfermer les brebis dans l'enclos près duquel il était en train de bricoler. Il y avait belle lurette qu'il n'avait plus besoin de travailler, mais il prenait plaisir à s'occuper à la ferme. Malgré la désapprobation de sa femme, il sellait presque chaque jour son cheval pour venir de la localité d'Haldon. Tard marié, il n'était en effet pas homme à recevoir des ordres.

— Presque comme jadis, miss Gwyn, sourit le vieux quand Gloria eut refermé derrière les bêtes le portail de l'enclos. Il ne manque que les cheveux roux et...

Andy laissa en suspens le reste de la phrase, ne voulant pas vexer la petite. Mais Jack avait trop souvent entendu ce genre de remarques pour ne pas lire dans les pensées d'Andy. Le vieux berger regrettait que Gloria n'eût pas hérité de la silhouette élancée de son arrière-grand-mère, ni de son mignon petit minois. Phénomène étrange, car Gwyneira avait transmis à toutes ses autres descendantes ses boucles rousses et sa beauté. Gloria tenait des Warden: visage anguleux, yeux très rapprochés, dessin de la bouche accusé. Ses boucles d'un brun clair lui écrasaient la figure plus qu'elles ne l'encadraient. Coiffer cette toison sauvage était une torture, aussi la fillette, un an plus tôt, dans un accès de rage, s'était-elle coupé les cheveux. Bien sûr, chacun l'avait taquinée, lui demandant si elle entendait vraiment «jouer les garçons manqués», car elle avait toujours aimé faucher les culottes de cheval que sa grand-mère Marama confectionnait pour les jeunes Maoris. Jack, en revanche, trouvait que ses boucles courtes lui allaient bien et que les larges pantalons convenaient mieux que les robes à son corps puissant et trapu. Gloria tenait de ses ancêtres maoris: jamais la mode occidentale ne l'avantagerait.

— Elle n'a vraiment rien de sa mère, remarqua de son côté James McKenzie qui avait observé la scène depuis l'oriel de la chambre de Gwyneira où il aimait rester assis.

Il préférerait ce poste d'observation au salon et à ses sièges confortables. Il venait d'avoir quatre-vingts ans et, depuis quelque temps, des douleurs articulaires freinaient sa mobilité. Répugnant à prendre une canne et à admettre que descendre jusqu'au salon représentait pour lui une épreuve de plus en plus redoutable, il s'en tirait en expliquant que, de cette position en surplomb, il avait une meilleure vue sur ce qui se passait dans la ferme.

Gwyneira n'était pas dupe : James ne s'était jamais senti à l'aise dans le salon de Kiward Station. Son monde avait toujours été celui des logements pour les travailleurs. C'était simplement par amour pour elle qu'il s'était résigné à habiter la demeure somptueuse et à y élever son fils. Il aurait de loin préféré bâtir pour sa famille une cabane en rondins et passer son temps devant un feu pour lequel il aurait lui-même abattu le bois nécessaire. Rêve qui, à vrai dire, perdait de son charme à mesure qu'il vieillissait. Il lui était désormais de plus en plus agréable de profiter, sur ce point, de l'aide des domestiques de Gwyneira.

Celle-ci lui posa la main sur l'épaule, regardant elle aussi Gloria et son fils au-dessous d'eux.

— Elle est merveilleuse, dit-elle. S'il se trouve un jour un homme qui lui convienne...

— Ne recommence pas ! soupira James. Dieu merci, elle n'en est pas encore à courir les garçons. Quand je pense à Kura et à ce garçon maori qui t'a donné tant de soucis... Quel âge avait-elle alors ? Treize ans ?

— C'est qu'elle était précoc ! objecta Gwyneira qui avait toujours aimé Kura. Je sais que tu ne l'apprécies guère, mais elle n'était pas faite pour vivre ici.

Gwyneira brossait ses cheveux toujours longs et bouclés même si le blanc l'emportait peu à peu sur le roux. Mince et nerveuse, elle ne faisait pourtant pas ses soixante-treize ans, quoiqu'elle eût le visage plus émacié qu'avant et, n'ayant jamais protégé sa peau des intempéries, parcouru de petites rides. Elle n'avait pas de goût pour la vie d'une dame en bonne société et, en dépit des aléas de l'existence, elle estimait qu'avoir quitté le pays de Galles et sa famille noble à dix-sept ans pour tenter une aventure matrimoniale risquée avait été une chance.

— Le problème de Kura, c'est que personne ne lui a enseigné le mot «non» alors qu'elle était encore en âge d'apprendre, grogna James.

Ils avaient déjà eu mille fois cette discussion, Kura étant en fait le seul sujet susceptible de les opposer.

— On dirait à nouveau que j'ai eu peur d'elle, dit Gwyneira, mécontente.

Ce reproche n'était pas nouveau, lui non plus, bien qu'il n'ait en réalité pas été émis par James, mais par Hélène O'Keefe. Penser à son amie de toujours, morte un an plus tôt, lui donna un coup au cœur.

— Peur de Kura? Mais jamais tu n'as eu peur d'elle! la taquina James. C'est bien pourquoi tu tripotes depuis trois heures cette lettre qu'Andy t'a apportée. Ouvre-la donc, Gwyn! Il y a entre Kura et toi dix-huit mille miles. Elle ne te mordra pas!

Les lettres pour Kiward Station étaient gardées dans le bureau de poste d'Haldon et Andy jouait volontiers les facteurs quand du courrier arrivait d'outre-mer. Il espérait bénéficier en retour de quoi alimenter d'innocents bavardages sur l'existence d'artiste de l'étrange héritière des Warden. James ou Jack ne se privaient pas, pour leur part, de donner des informations sur sa vie aventureuse sans que Gwyn s'en formalise. Il n'y avait d'ailleurs en général que des nouvelles heureuses à colporter: Kura et William nageaient dans le bonheur, les représentations faisaient salle comble, les tournées s'enchaînaient. Les potins allaient néanmoins bon train à Haldon: William était-il vraiment resté dix ans fidèle à sa Kura? À Kiward Station, leur bonheur avait tout juste duré une année. Et, si cette union était si parfaite, pourquoi n'était-elle pas comblée par la naissance d'autres enfants?

Tout cela ne préoccupait pas Gwyneira qui, ne s'intéressant qu'aux relations entre Kura et sa fille, relations marquées jusqu'ici par l'indifférence, souhaitait que les choses demeurent en l'état.

James vit tout de suite que, cette fois, la lettre contenait des nouvelles alarmantes. Il l'avait d'ailleurs pressenti en reconnaissant, sur l'enveloppe, l'écriture de William et non celle de son épouse.

— Ils veulent faire venir Gloria à Londres, finit par annoncer Gwyn. Ils... ils disent apprécier l'éducation que nous lui

donnons, mais se demandent si le «côté artistique et créatif» de Gloria est suffisamment sollicité! James, Gloria n'a aucun «côté artistique et créatif»!

— Dieu merci. Et comment nos tourtereaux envisagent-ils de le développer? Devra-t-elle les accompagner en tournée? Chanter et danser? Jouer de la flûte?

La maîtrise qu'affichait Kura en jouant de la flûte *putorino*, instrument maori, était l'un des clous de son programme. Gloria possédait bien sûr ce genre de flûte, mais, au grand dam de sa grand-mère Marama, elle n'avait pas encore réussi à tirer le moindre son normal de l'instrument, sans même parler de la célèbre *wairua*, la voix des esprits.

— Non, elle doit aller dans un internat. Écoute un peu : «Nous avons choisi une petite école, dans un cadre idyllique, près de Cambridge, qui dispense une formation polyvalente pour les filles, notamment dans le domaine intellectuel et artistique...» Une formation pour les filles! Que doit-on entendre par là? murmura-t-elle d'un ton suspicieux.

— Faire la cuisine, des gâteaux, de la broderie? suggéra James en riant. Apprendre le français, le piano?

Gwyneira eut l'air à la torture. Fille d'un noble campagnard, rien de tout cela ne lui avait été épargné, mais, par chance, la fortune des Silkham n'ayant pas suffi pour une formation en internat, elle avait pu échapper aux pires excès et apprendre des choses utiles comme monter à cheval ou dresser les chiens.

James se leva avec peine et la prit dans ses bras.

— Allez, Gwyn, ce ne sera pas si terrible que ça. Depuis les bateaux à vapeur, partir pour l'Angleterre est un jeu d'enfants. Nombreux sont ceux qui envoient leurs enfants en internat. Voir un peu le vaste monde ne nuira pas à Gloria. Et il paraît que la campagne autour de Cambridge est très agréable. Gloria sera avec des filles de son âge, jouera au hockey ou à je ne sais quoi. Bien sûr, pour monter, elle devra s'accommoder d'une selle pour dames. Un peu de savoir-vivre en société n'est pas non plus inutile maintenant que les éleveurs d'ici ont de la distinction.

Les grandes fermes des Canterbury Plains, qui existaient depuis plus de cinquante ans, étaient d'un bon rapport sans que leurs propriétaires eussent à fournir de gros efforts.

Nombre des «barons des moutons» de la deuxième ou troisième génération menaient une existence de noble terrien. Il y avait aussi des fermes qui, vendues, servaient de lieux de retraite à d'anciens combattants venus d'Angleterre.

— Je n'aurais pas dû autoriser cette photo, dit Gwyn avec un profond soupir. Mais elle y tenait tant! Elle était si heureuse de ce poney!

James avait compris: une fois par an, sa femme faisait grand cas d'une séance de photographie de Gloria à l'intention des parents. En général, elle affublait la fillette d'une robe du dimanche empesée, mais, cette fois, Gloria avait insisté pour être photographiée sur son poney.

— J'aurais dû au moins exiger une selle pour dame et une robe d'équitation.

— Tu connais pourtant Kura et William. Le poney est peut-être en cause, mais même si tu leur avais envoyé une photo de Gloria endimanchée, ils auraient écrit qu'il manquait un piano dans le tableau. L'heure était sans doute venue, ils ont dû soudain se souvenir qu'ils ont une fille.

— Ils y ont mis le temps! Et pourquoi ne nous laissent-ils pas au moins voix au chapitre? Ils ne savent rien de Gloria. Et un internat! Elle est si jeune...

James attira sa femme contre lui. Il aimait mieux la voir furieuse que désespérée.

— Beaucoup d'enfants anglais entrent dès quatre ans en internat. Et Glory a plus de douze ans. Elle le surmontera. Peut-être que ça lui plaira.

— Elle sera seule, dit Gwyn tout bas. Elle aura le cafard.

— Au début, toutes les filles ont à coup sûr le cafard. Mais elles finissent par se consoler.

— Si la propriété des parents est à vingt miles de là, certainement, s'emporta Gwyneira. Mais, pour Gloria, ce seront dix-huit mille miles! Nous l'envoyons à l'autre bout du monde, chez des gens qui ne la connaissent pas!

Gwyneira se mordit les lèvres. Jusqu'ici, même sans l'admettre, elle avait toujours défendu Kura. Mais telle était la réalité: Kura se fichait de sa fille. Et William tout autant.

— Ne pouvons-nous pas tout simplement ignorer la lettre? dit-elle en se blottissant contre James qui se crut ramené loin en arrière, quand la toute jeune Gwyneira, en difficulté

dans sa nouvelle famille néo-zélandaise, se réfugiait chez les bergers.

— Ma chérie, ils en enverront une autre! L'idée n'est pas née dans la tête de Kura. Elle l'aurait oubliée au premier concert. Cette lettre est de William. Sans doute caresse-t-il l'idée de marier Gloria avec un comte...

— Mais il détestait les Anglais, objecta Gwyn en évoquant le passé de nationaliste irlandais du mari de Kura.

— William change souvent d'avis, dit James en haussant les épaules.

— Si au moins Gloria n'était pas seule. Cette longue traversée, tous ces inconnus...

James acquiesça. En dépit de ses propos apaisants, il comprenait les préoccupations de sa femme. Gloria aimait le travail à la ferme, mais, contrairement à Gwyn et à sa fille Fleurette, elle n'avait pas le goût de l'aventure. De ce point de vue, la fillette ne ressemblait à personne de sa famille, ni à Gwyn, ni à son aïeul Gérald Warden, et encore moins à ses propres parents. C'était sans doute là un aspect de son héritage maori. Sa grand-mère Marama était douce, attachée à sa terre natale. Bien sûr, elle accompagnait sa tribu dans ses pérégrinations, mais, quand elle devait quitter seule son territoire, elle était désemparée.

— Et si nous envoyions une autre fillette avec elle? réfléchit James. A-t-elle une amie chez les Maoris?

— Non. Tu ne penses tout de même pas que Tonga va envoyer en Angleterre une fille de sa tribu? D'ailleurs, je n'en vois aucune qui soit proche de Gloria. Il y aurait peut-être... (Le visage de Gwyneira s'éclaira.) Oui, il y aurait peut-être une solution! Mais elle est bien sûr très jeune encore...

— Qui?

— Lilian. Elle s'est bien entendue avec Gloria lors de son séjour ici, l'an passé. C'est en tout cas la seule fille avec qui Glory ait jamais joué. Et Tim est lui-même allé à l'école en Angleterre. Peut-être l'idée le séduira-t-elle.

Un sourire flotta sur le visage de James à l'évocation de Lilian. Une autre petite-fille, mais chair de sa chair cette fois. Elaine, la fille de Fleurette, était mariée à Greymouth, et sa fille Lilian était l'aînée de quatre enfants. Le portrait craché de Gwyneira, de Fleurette et d'Elaine, rousse, vive et toujours

de bonne humeur. Gloria avait été un peu intimidée au début du séjour d'Elaine et de Lilian, mais celle-ci avait eu tôt fait de rompre la glace. Elle parlait sans discontinuer de son école, de ses amies, de ses chevaux et de ses chiens, se promenait à cheval avec Gloria, lui demandait de lui apprendre le maori et de l'accompagner jusqu'à la tribu de Kiward Station. C'était la première fois que Gwyneira entendait son arrière-petite-fille pouffer avec une autre fille, échanger des secrets. Elles avaient rendu visite à Rongo Rongo, sage-femme et *tobunga* des Maoris, qui avait offert une pierre de jade à Lilian.

— Je demanderai à mon papa de la sertir, avait-elle expliqué d'un air sérieux. Puis je la mettrai autour de mon cou avec une chaîne en or. Et, quand je rencontrerai l'homme que j'épouserai ensuite, le bijou va... va...

Elle hésitait entre « luire comme des charbons ardents » et « vibrer comme un cœur qui palpite ».

C'en avait été trop pour Gloria. Pour elle, un morceau de jade était du jade, et non le moyen d'ensorceler quelqu'un. Mais elle aimait entendre Lilian fantasmer.

— Lilian est plus jeune que Gloria, objecta James. Je n'arrive pas à croire qu'Elaine acceptera de se séparer d'elle. Quel que soit l'avis de Tim sur ce point !

— Demander ne coûte rien, trancha Gwyneira. Je vais leur écrire sur-le-champ. Doit-on en parler à Gloria ?

James soupira en se passant la main dans ses cheveux blanchis mais toujours ébouriffés.

— Il n'y a pas le feu, finit-il par dire. Mais, si j'ai bien compris William, l'année scolaire commence après Pâques. Il faudra qu'elle soit alors à Cambridge. La faire arriver en retard ne serait pas lui rendre service : être la seule nouvelle en milieu d'année la mettrait en difficulté.

Gwyneira acquiesça d'un air las.

— Il va falloir l'annoncer à miss Bleachum. Elle devra chercher une nouvelle place. Nom de nom ! Pour une fois qu'on avait une préceptrice de qualité, il faut qu'il nous arrive ça sur la tête ! Enfin, au moins Glory ne sera pas en retard par rapport aux filles anglaises, se consola Gwyneira en songeant que Sarah Bleachum était sortie de l'école normale de Wellington dans les tout premiers rangs.

Féru de sciences naturelles, la préceptrice savait éveiller l'intérêt de Gloria pour cette matière. Elles se plongeaient toutes les deux dans des livres traitant de la flore et de la faune de Nouvelle-Zélande et miss Bleachum avait été enthousiasmée quand Gwyneira lui avait montré les dessins de son premier époux, Lucas Warden, qui avait étudié et catalogué les populations d'insectes de son pays, notamment les diverses espèces de *wetta*, insectes géants d'aspect peu sympathique.

— C'était mon arrière-grand-père! avait dit Gloria avec fierté.

En réalité, Lucas aurait plutôt été son arrière-grand-oncle, mais l'enfant n'avait pas besoin de le savoir. Lucas aurait été heureux d'avoir une arrière-petite-fille aussi douée, s'intéressant enfin à ce qui le passionnait.

Mais saurait-on, dans une école de filles anglaise, apprécier cette passion pour l'entomologie?

2

— Laisse, je peux descendre seul! dit Timothy Lambert à son domestique Roly d'un ton presque bourru.

Ce jour-là, il eut pourtant le plus grand mal à poser les pieds sur le marchepied du cabriolet, à attacher ses attelles et à trouver ensuite son équilibre grâce à ses béquilles. C'était l'une de ses pires journées. Il se sentait raide et de mauvaise humeur, comme toujours quand approchait l'anniversaire de l'accident qui avait provoqué son infirmité. Il y aurait bientôt onze ans que s'était produit l'éboulement au fond de la mine Lambert et, comme chaque année, la direction de la mine célébrerait cet anniversaire en organisant une petite cérémonie. Les familles des victimes mais aussi les mineurs actuels appréciaient ce geste, tout autant qu'ils appréciaient les mesures de sécurité exemplaires adoptées depuis lors. Mais Tim se retrouverait au centre de l'attention. Et, bien sûr, Roly O'Brien raconterait pour la millième fois comment le fils du propriétaire de la mine lui avait sauvé la vie. Tim haïssait les regards hésitant entre admiration et horreur.

Quasi vexé, Roly s'était écarté, surveillant néanmoins son patron qui descendait à grand-peine de la voiture. Si Tim trébuchait, il ne serait pas loin. Roly était d'une aide inestimable, mais parfois il tapait sur les nerfs de l'infirmes, surtout les jours où sa patience était à bout, comme aujourd'hui.

Roly ramena le cheval à l'écurie tandis que Tim se dirigeait vers sa maison en boitant. Comme à l'ordinaire, la vue du bâtiment en bois, d'un étage, le réconforta. Après son mariage avec Elaine, il avait fait bâtir dans les plus brefs délais cette modeste maison, ignorant les protestations de ses parents qui auraient aimé une résidence plus représentative. Leur propre villa, à deux miles de là, en direction de la ville, était plus conforme à l'image qu'on se faisait de la demeure d'un propriétaire de mine. Mais Elaine ne voulait

pas partager la résidence Lambert avec ses beaux-parents. De plus, la bâtisse somptueuse, avec ses chambres à coucher au second étage, ne convenait pas à Timothy qui, d'ailleurs, n'était pas le propriétaire de l'entreprise, la majorité des actions appartenant depuis longtemps à Georges Greenwood. Les parents ne possédaient plus que quelques parts, le fils étant employé comme directeur.

— Papa!

Avant même que Tim eût eu le temps de déplacer le poids de son corps sur une seule béquille, Lilian, sa fille, avait déjà ouvert la porte, avec dans son dos son frère aîné, Rube, déçu d'avoir à nouveau perdu la compétition quotidienne : qui serait le premier à ouvrir la porte à leur père?

— Papa! Il faut que tu écoutes ce que j'ai travaillé aujourd'hui!

Lilian adorait jouer du piano et chanter, même si ce n'était pas toujours juste.

— «Annabel Lee¹»! Tu connais? C'est très triste, mais elle est si belle, et le prince l'aime terriblement...

— Un truc de filles! râla Rube qui, du haut de ses sept ans, savait déjà ce qu'il devait trouver stupide. Regarde plutôt mon train, papa! J'ai monté la loco tout seul...

— C'est pas vrai! Maman t'a aidé, moucharda Lilian.

— Mon trésor, je suis navré, mais aujourd'hui je ne suis plus en mesure d'entendre une fois de plus le mot «train», dit Tim en ébouriffant la tignasse rousse de son fils.

Les quatre enfants, bien qu'ayant hérité de la couleur de cheveux de leur mère, ressemblaient plutôt à leur père, une expression gaie et hardie sur le visage, des yeux marron et verts.

La mine de Tim s'éclaira à la vue de sa femme arrivant à son tour dans le petit corridor. Il la trouva très belle, ses frisettes rousses refusant toujours de se laisser dompter. Sa petite chienne Callie trotta sur ses talons.

Elaine embrassa tendrement son époux sur la joue.

— Qu'a-t-elle encore fait? demanda-t-elle en guise de bonjour.

— Tu lis dans les pensées maintenant? répondit-il, décontenancé.

1. Poème d'Edgar Allan Poe. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)